

Chronique de la faculté des lettres

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **20 (1946)**

Heft 3

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

<http://www.e-periodica.ch>

CHRONIQUE DE LA FACULTÉ DES LETTRES

Sur proposition de la Faculté, l'Université a décerné à M. Paul Perret, ancien conseiller d'Etat, chef du Département de l'instruction publique et des cultes de 1931 à 1946, le grade de docteur ès lettres *honoris causa* « en témoignage de reconnaissance pour les services éminents qu'il a rendus à l'Université au cours des années pendant lesquelles il a dirigé le Département de l'instruction publique et des cultes, en hommage au lettré et à l'homme de goût ».

La cérémonie de collation a eu lieu le samedi 27 avril à la salle du Sénat. Les discours prononcés à cette occasion par M. le recteur, M. le doyen de la Faculté et M. Perret ont été publiés comme troisième fascicule de la collection d'*Etudes et documents pour servir à l'histoire de l'Université de Lausanne*.

* * *

M. Arnold Reymond, professeur honoraire, a été élu membre correspondant de l'Institut de France, Académie des sciences morales et politiques.

M. le professeur G. Bonnard a été nommé membre du Conseil de l'Association phonétique internationale.

M. le professeur P. Aebischer a été nommé membre du comité directeur de l'Institut international d'études étrusques et italiques à Florence. Il a donné le 5 avril, à la Faculté des lettres de l'Université de Florence, une leçon sur *Méthodes et problèmes de stratigraphie linguistique*.

* * *

L'Université et la Faculté des lettres ont été représentées aux fêtes du VII^e Centenaire de la Faculté des lettres de Montpellier, les 11, 12, 13 et 14 mai, par M. le professeur G. Bonnard.

* * *

M. Antoine Juret, professeur honoraire à l'Université de Strasbourg, a été invité par la Faculté à donner au mois de mai un cours de linguistique. M. Juret a exposé avec conviction des théories personnelles sur *l'Etymologie et la formation des idées*. Il n'a malheureusement été suivi que par un nombre infime d'auditeurs. Nos étudiants se trouvent trop chargés pour pouvoir ajouter d'autres cours à ceux qu'ils doivent prendre. Et la science du langage n'éveille, semble-t-il, guère d'intérêt à Lausanne.

* * *

M. Giovanni Ferretti, récemment nommé par le gouvernement italien aux fonctions importantes de directeur de l'enseignement primaire, a donné sa démission de chargé de cours. L'enseignement pratique de l'italien qu'il assurait depuis de nombreuses années a été repris par M. Maria Pensa, avec le titre de privat-docent. M. Pensa a fait le lundi 3 juin, devant un bel auditoire, sa leçon inaugurale. Nous la publions en tête du présent numéro.

* * *

M. André Rivier, docteur ès lettres, a été autorisé à donner à la Faculté, à titre de privat-docent, des explications de textes philosophiques grecs à partir du semestre d'hiver 1946-1947.

* * *

M. le professeur D. van Berchem et M. R. Rapin, lecteur à l'École de français moderne, ont obtenu, l'un et l'autre, un congé d'une année à partir du 15 octobre prochain.

M. van Berchem sera remplacé par M. A. Labarthe, professeur à l'Université de Neuchâtel, pour deux heures de littérature latine, et par M. Ch. Favez, chargé de cours, pour trois heures d'explication de textes et de travaux pratiques. M. Rapin sera remplacé, pour l'enseignement de la prononciation française, par Mlles G. Godet et J. Maillard, et pour les exercices de traduction d'allemand et d'anglais en français, par Mme Savaré-Grandvoinet et H. von der Mühl.

* * *

Appelé par les Etudes de lettres à faire une conférence à Lausanne le 6 mai M. Emile Bréhier, professeur à la Sorbonne et membre de l'Institut, a donné le lendemain une leçon aux étudiants de la Faculté. M. Arnold Reymond nous en a remis le compte rendu que voici :

L'influence de la pensée platonicienne sur l'orientation et les découvertes des sciences exactes et naturelles, tel est le sujet que M. Emile Bréhier a traité dans l'heure qu'il a bien voulu consacrer à nos étudiants le mardi 7 mai. Commentant certains passages de Plutarque et de Plotin il a montré d'une façon magistrale et convaincante la pérennité de cette influence.

Platon en particulier a inspiré les savants de la Renaissance en les délivrant du joug de la tradition aristotélicienne¹.

Aristote, comme on le sait, reproche à Platon (*Métaphys.*, ch. VI, 987a-988a, et ch. IX, 990b-993a) d'avoir compliqué l'explication du réel en séparant complètement le monde des idées et le monde sensible et en considérant le premier comme se suffisant à lui-même et comme étant l'unique source du vrai.

¹ Comparer sur ce point ce que dit M. Bréhier dans son *Histoire de la Philosophie*, I, pp. 745-747.

Certes, pour Platon, le monde sensible n'a qu'une importance relative en matière d'explication ; il est même cause d'erreurs, puisque la sensation fournit des données mouvantes, fallacieuses même.

Ce qui importe, c'est de dégager le monde des Idées dans sa pureté ; un peu de blanc pur vaut mieux qu'une grande quantité de blanc mélangé à une autre couleur : « De même que pour le blanc je disais tout à l'heure que, si petit fût-il, pourvu qu'il fût pur, il l'emporte sur une masse d'impur par cela seul qu'il est le plus vrai ; il en est de même pour cette science ¹. » (*Philèbe* 58 c-d).

Mais si Platon sépare (*χωρεῖν*), dit M. Bréhier, ce n'est pas par dédain de la réalité sensible, c'est au contraire pour la mieux connaître. S'il recourt aux idées, c'est afin de comprendre le concret mieux que par l'expérience sensible immédiate.

Pour Aristote au contraire les données directes de la sensation sont, comme telles, la base de toute explication scientifique. Au nom de ces données on peut affirmer, par exemple — 1^o que la terre est immobile (nous ne la sentons pas se mouvoir sous nos pieds) — 2^o que les corps lourds diffèrent essentiellement et qualitativement des corps légers (la sensation d'une touffe de plumes est pour la main qui la soupèse tout autre que celle d'un morceau de fer de même dimension) — 3^o que les astres sont formés d'une autre essence (la quintessence) que les corps sublunaires composés des quatre éléments : terre, eau, air et feu (les astres en effet sont incorruptibles ; ils ne se désagrègent pas, ne se divisent pas, ne se dissolvent pas comme le font les cailloux, les plantes, ou l'eau qui se perd sur la terre, ou encore le feu qui se divise en flammes) — 4^o que le temps enfin tire son existence du mouvement dont il est la mesure. Cette topologie cosmique d'Aristote est empruntée directement à l'expérience brute.

Tout autre est l'inspiration de Platon. Celle-ci, par son souci constant de séparer dans le donné ce qui est permanent et ce qui n'est peut-être qu'apparence, a permis, en particulier à l'époque de la Renaissance, l'éclosion de la science moderne.

Voyons de plus près cette question.

1. *Immobilité ou mobilité de la terre.* — A ce sujet Plutarque, dans ses *Questions platoniciennes*², pose le problème suivant : « Pourquoi, dans son *Timée*, Platon dit-il que les âmes ont été formées sur la terre, sur la lune et les autres instruments du temps ? Croyait-il que la terre avait le même mouvement que le soleil, la lune et les cinq autres planètes qu'il appelle les instruments du temps à cause de leurs révolutions et pensait-il qu'il ne faut pas se figurer que la terre soit immobile et comme attachée sur l'axe du monde, mais au contraire comme se mouvant ? »

Le passage du *Timée* (40b) dit exactement : *γ̃ περί πόλον εἰλλομένη* (se pelotonnant) ; mais se pelotonner signifie-t-il forcément être immobile ?

¹ Il s'agit de la science véritable qui, de si peu de profit utilitaire qu'elle puisse être, se propose comme objet ce qu'il y a de précis, d'exact, de suprêmement vrai.

² Question VIII, Edition Tauchnitz, t. V, p. 538. Trad. française Richard, t. IV, p. 597 (question VII).

Chrysippe, par exemple, estimait que, pour Platon, la terre se meut autour de ses pôles, comme Aristarque le prétendait¹. Certains commentateurs supposent que la vraie leçon est *ἄλλομένην* (de *ἄλλω* qui, au passif, signifie 1. être mû d'un mouvement circulaire, 2. être entouré, se pelotonner)².

Quoiqu'il en soit, Platon, de toute manière, semblait admettre la possibilité d'une rotation (diurne ou annuelle) de la terre sur elle-même et de sa révolution (autour du soleil ou du feu central), suivant que l'on interprète sa pensée en la rapprochant des vues d'Aristarque ou de celles de l'astronomie pythagoricienne. Par là il incitait les savants et les philosophes de la Renaissance à rompre avec l'astronomie aristotélicienne.

2. *Les lieux naturels*. Se basant sur l'expérience immédiate, Aristote déclare que chaque corps occupe un lieu déterminé dans l'univers. Au centre se trouve ce qui est terreux et immobile, parce qu'étant le plus lourd ; vient ensuite l'eau, puis l'air, et enfin le feu. Un corps qui, par accident, se trouve déplacé de son lieu naturel y retourne invinciblement comme vers sa fin. Le feu enfermé dans la terre s'en échappe par les volcans ; l'eau jaillit également en sources qui se répandent sur le sol ; les pierres égarées dans le ciel (aérolithes) retombent sur la terre. Quant aux astres, formés d'une matière subtile et parfaite, ils ne quittent jamais la région céleste où ils se trouvent.

Plutarque combat cette conception³. La lune est une terre comme la nôtre ; elle est peut-être habitée. Elle est cependant plus petite que la terre, car si ce n'était pas le cas, elle ne mettrait pas, lorsqu'elle s'éclipse, un certain temps à traverser le cône d'ombre projetée sur elle par notre globe. On pourrait objecter qu'étant plus petite, elle devrait tomber sur la terre. Cependant si elle ne le fait pas, c'est que « la rapidité de sa révolution empêche sa chute de même que la pierre est retenue dans la fronde par le mouvement circulaire qu'un enfant lui imprime. Chaque corps suit son mouvement naturel à moins que quelque cause particulière ne l'en détourne. »⁴ Dans ce passage on trouve une sorte de pressentiment de l'attraction newtonienne.

Plutarque démontre ainsi que la lune peut être de nature terrestre sans être pour cela dans son lieu naturel qui serait la terre.

¹ Tome V, p. 538.

² Une autre interprétation, me semble-t-il, pourrait se baser sur l'astronomie pythagoricienne (plus exactement Philolaüs) selon laquelle la terre tourne autour du feu central en lui présentant toujours la même face, l'antiterre faisant de même. Terre et anti-terre sont comme deux boules fixées aux extrémités d'une tige rigide qui pivote sur elle-même presque en son milieu. La terre serait ainsi à la fois immobile (pelotonnée sur elle-même) en ce sens qu'elle présente toujours la même face au feu central, et mobile cependant, puisqu'au bout de sa révolution annuelle elle a accompli une rotation sur elle-même.

³ *De facie in orbe lunae*, t. V, pp. 337-397.

⁴ *De facie in orbe lunae*, t. V, p. 345.

3. *Mouvement circulaire.* Pour Aristote, le mouvement circulaire est une donnée première qualitativement irréductible ; il ne peut être décomposé en éléments plus simples ; pour un corps abandonné à lui-même et tournant autour d'un autre corps il est le mouvement parfait par excellence et si les astres en sont animés, c'est en vertu de leur nature parfaite et quintessenciée. Mais on ne voit pas pourquoi la matière quintessenciée possède un mouvement giratoire. On dira peut-être que, comme le feu, elle monte en ligne droite jusqu'au zénith et que là elle se heurte à la voûte solide du ciel et doit s'incurver. Mais comment expliquer alors que les astres errants (le soleil et les astres) circulent à l'intérieur de la voûte céleste selon des distances différentes ?

Plotin, qui s'inspire de Platon, a une autre conception. Pour lui le monde sensible n'existe qu'en fonction de l'âme, et son comportement trouve en celle-ci son explication. A ses yeux, le mouvement circulaire n'est pas une notion primitive et inanalysable à la réflexion ; « il est composé du mouvement du corps et du mouvement de l'âme ; le corps se meut par nature en ligne droite et l'âme retient le corps ; des deux ensemble, du corps mobile et de l'âme immobile provient le mouvement circulaire ». (*Ennéade* II, 2, ch. 1, *Du mouvement du ciel et du mouvement circulaire*).

Plotin envisage donc le mouvement d'un corps libre autour d'un centre comme étant la résultante de deux forces ; l'une physique réside dans la pesanteur du corps et pousse ce dernier à partir par la tangente (qui est une droite), l'autre — de nature métaphysique — retient constamment le corps et l'empêche de s'éloigner. Plotin a donc l'idée très nette que le mouvement circulaire s'explique par la composition de deux forces ; par là il a orienté la science de la Renaissance vers des conceptions qui préparent l'avènement de la mécanique de Galilée et de Newton en brisant le moule dans lequel Aristote avait enfermé le mouvement circulaire.

4. *Le temps.* L'existence du temps est, selon Aristote, étroitement liée à celle du mouvement et c'est parce que, dans le monde sensible, le mouvement est éternel, impérissable, qu'il en est de même du temps. Sans le mouvement matériel qui sert à le mesurer le temps n'existerait pas. Plotin rejette une pareille conception qui revient à définir le temps par le temps (puisque un mouvement matériel est inconcevable sans le temps, le mouvement matériel impliquant en effet une vitesse et celle-ci consistant en un rapport de temps et d'espace parcouru). (*Ennéade* III, 7, ch. 11, *De l'éternité et du temps*).

Dans sa démonstration, Plotin commence par caractériser la manière d'être de l'éternité. Celle-ci consiste en « une vie immuable donnée tout entière à la fois, infinie, absolument fixe, en repos dans l'Un et dirigée vers l'Un ». L'âme du monde participe à cette vie d'éternité.

Dans l'être ainsi constitué il y a un principe qui n'est pas encore le temps, mais qui peut le devenir (une sorte de virtualité temporelle). « Il n'y avait pas encore de temps, ou du moins il n'y en avait pas pour les êtres intelligibles (c'est-à-dire pour les idées qui sont, non inertes, mais éternellement vivantes) ;

cela ne veut pas dire que le temps sera engendré après les intelligibles, mais qu'il leur est postérieur logiquement et par nature... » Ainsi « avant d'avoir engendré l'antériorité et de lui avoir lié la postérité qu'elle réclame, le temps reposait dans l'être ; il n'était pas le temps, il gardait sa complète immobilité dans l'être. » Mais alors de quelle chute est né le temps ? demande Plotin et il répond en disant que l'âme le fait surgir en se détournant de la contemplation des Êtres intelligibles et de l'Un, pour vivre son aventure.

Curieuse d'action, voulant être maîtresse d'elle-même et être à elle-même, l'âme choisit de rechercher mieux que son état présent. « Alors elle bougea et le temps aussi se mit en mouvement ; ils se dirigèrent vers un avenir toujours nouveau, vers un état non identique à leur état précédent, mais différent et sans cesse changeant. Et après avoir cheminé quelque peu ils firent le temps qui est une image de l'éternité. »

« L'âme fit le monde sensible à l'image du monde intelligible, mais d'un mouvement semblable à celui-ci et qui aspire à en être l'image ; d'abord elle se rendit elle-même temporelle en produisant le temps à la place de l'éternité ; puis elle soumit au temps le monde engendré par elle et le mit tout entier dans le temps où elle engendra tout son développement. »

Le monde sensible n'a donc pas d'autre lieu que l'âme et il se meut dans le temps qui appartient à cette âme. C'est pourquoi en même temps que s'effectue un nouvel acte de pensée il se produit un événement qui n'existait pas auparavant.

Et Plotin conclut en disant : « Il ne faut pas prendre le temps en dehors de l'âme pas plus que l'éternité en dehors de l'être ; le temps n'accompagne pas l'âme, il ne lui est pas postérieur ; mais il se manifeste en elle, il est en elle et il lui est uni comme l'éternité est unie à l'être intelligible. »

Ainsi que le fait remarquer M. Bréhier, Plotin, en somme, ne se demande pas à quel moment le temps aurait surgi dans une durée qui ne l'aurait pas comporté jusqu'alors.

C'est dans son effort de satisfaire des désirs sans cesse nouveaux que l'âme crée le temps et ses instants successifs. L'extase seule permet d'arrêter le temps, puisqu'elle abolit l'état d'insatisfaction suscité par le désir. Le temps est ainsi fonction de la tension produite dans l'âme par le désir et sa non satisfaction. C'est là une théorie à la fois scientifique et mystique dans laquelle l'instant se présente comme une différentielle qui ponctue le temps sans en abolir la continuité, ponctuation qualitative puisque les désirs éprouvés par l'âme sont constamment nouveaux et différents. Cet élément qualitatif ne détruit pas la continuité du temps, pas plus que dans le développement d'une plante l'apparition successive de la tige, des feuilles, des fleurs et des fruits ne détruit la continuité organique de cette plante.

On pourrait, me semble-t-il, illustrer ces considérations sur le temps plotinien par l'image suivante. Soit un cercle dont le centre est l'Un suprême, la circonférence étant l'âme et les points de la circonférence étant les désirs de l'âme.

Lorsque les désirs de l'âme sont tous orientés vers le centre, c'est-à-dire vers l'Un, ils sont entièrement satisfaits ; l'âme est alors immobile et le temps est également en repos. Mais lorsque les désirs se portent sur les régions extérieures au cercle, ils agissent tangentiellement sur la circonférence (c'est-à-dire sur l'âme) qui se met en mouvement sur elle-même et entraîne le temps dans son mouvement. L'instant devient alors une différentielle du temps.

Ce qui vient d'être dit sur la Renaissance peut s'appliquer à d'autres époques, car, toutes les fois que les sciences se sont renouvelées dans leur esprit et leurs méthodes, on constate que ce renouvellement est dû en partie au platonisme. De nos jours celui-ci est plus vivant que jamais dans les problèmes épistémologiques qui se posent sur les fondements des mathématiques et sur la nature du temps. L'influence persistante du platonisme s'explique par le contenu du message qu'il a apporté aux hommes de science et qui est celui-ci : « Pour comprendre le monde, il faut s'en détacher. » C'est seulement de cette manière que l'on sauve les phénomènes par la distinction entre l'apparent et le fondamental.

Le résumé ci-dessus reproduit fort imparfaitement la magistrale leçon d'exégèse donnée par l'éminent professeur de Paris. Cette leçon fut écoutée avec une attention soutenue ; par la variété des textes choisis, par l'interprétation pénétrante dont ils furent l'objet, par les conclusions originales et solides qui se dégagèrent de leurs rapprochements, l'exposé de M. Bréhier intéressa vivement ses auditeurs qui témoignèrent leur gratitude par des applaudissements prolongés.

Arnold REYMOND.